

LA LÉGENDE DU

TRONC AU FER

A Vienne

Vers le milieu du quinzième siècle, c'est-à-dire en 1450, s'élevait sur la place du Marché une vieille maison toute noire, d'un aspect presque repoussant ; depuis le lever du jour jusqu'à la nuit, un long panache de fumée se balançait sur son toit à pignon. Le fracas des marteaux sur l'enclume, le grincement des limes, l'haleine bruyante des deux soufflets, les pétilllements d'une vaste fournaise, produisaient à l'intérieur un vacarme infernal qui ébranlait sourdement le sol.

Cette maison appartenait à Erhard Marbacher, premier serrurier de la ville de Vienne.

Maître Marbacher était un gros homme aux bonnes joues rouges, au nez épaté, aux yeux vifs et brillants ; il avait autant de graisse autour de son ventre que de renommée autour de son nom, car il exécutait des merveilles en fer forgé et il avait élevé la serrurerie à la hauteur d'un art. Lorsqu'il apparaissait sur le seuil de son atelier, avec son tablier de cuir, ses manches retroussées, le col de sa chemise déboutonné, les bras et le visage couverts par la fumée, il avait l'air d'un hippopotame qui sort du fleuve pour respirer sur la rive. Erhard était un brave maître, travaillant autant que le lui permettait sa lourde corpulence ; ses ouvriers et ses apprentis l'adoraient ; s'il savait être sévère quelquefois, il était toujours bon.

À côté de la maison du maître serrurier se trouvait une boulangerie. Marbacher, qui aimait après une journée de travail à faire la causette, allait souvent s'y asseoir sur un sac de farine, et, les deux mains sur les hanches, il entremêlait ses phrases de joyeux éclats de rire. Greth Mux, la boulangère, était veuve. Le cadet de ses fils, un robuste gars de dix-huit ans, bien qu'élevé dans le respect et la crainte de Dieu, lui causait de grands chagrins et de vives inquiétudes pour l'avenir ; il désobéissait régulièrement dix fois par jour et la plupart du temps refusait de travailler. C'est la consolation de ceux qui souffrent de se plaindre et de raconter leurs douleurs ; la malheureuse mère se plaignait donc, surtout devant son ami, maître Erhard.

Un soir que celui-ci était arrivé de plus belle humeur encore que de coutume, la pauvre veuve pleurait à chaudes larmes : son fils s'était oublié jusqu'à la menacer.

— Mère, lui dit le serrurier ému, ne vous désolerez pas ; je viens vous faire une proposition ; si vous l'acceptez, je vous promets de faire de votre fils un bon et honnête artisan.

— Ah ! maître Erhard, que Dieu vous bénisse pour cette pensée charitable ! répondit la veuve en s'essuyant les yeux avec un bout de son tablier.

— Écoutez-moi.

— Je vous écoute, fit Greth, posant ses coudes sur la table et appuyant sa tête sur ses mains.

— C'est simple comme deux et deux font quatre ; mon neveu entre chez vous en qualité d'apprenti boulanger, et votre fils entre chez moi en qualité d'apprenti serrurier, simple échange ; cela vous va-t-il ?

— Parfaitement, parfaitement, répondit la veuve qui se leva pour venir prendre la main que Marbacher lui tendait. C'est entendu : et soyez sévère, bien sévère.

— Oh ! pour ça, n'ayez pas peur ; j'ai mis au pas d'autres garnements que Martin ; il est jeune, et serait-il de fer, j'en ferai façon.

Le serrurier souligna ces mots par un geste qui acheva de persuader la vieille femme.

— Que la volonté de Dieu soit faite ! murmura-t-elle un peu effrayée de la menace de maître Marbacher.

Le lendemain, l'atelier du serrurier comptait un apprenti de plus : Martin, installé devant la forge, tirait le soufflet d'un air de mauvaise humeur. Il finit cependant par prendre son parti, et tout alla à merveille ; il montrait du goût et du zèle pour son travail, et il semblait avoir compris que, quand on veut arriver à quelque chose, il est indispensable de s'aider et de se donner de la peine.

La boulangère était dans le ravissement ; elle attribuait ce changement miraculeux à ses neuvaines à saint Antoine. Quant à Marbacher, il se pavanait d'orgueil et engraisait de satisfaction.

Une après-midi, maître Erhard appela Martin et lui dit :

— Mon garçon, prends ce baquet et va me chercher de la terre glaise dont j'ai besoin pour mouler une tête de dragon ; tu en trouveras sur la lisière de la forêt de Siechenhaus, hors la porte Saint-Georges ; ne t'amuse pas en chemin afin d'être rentré avant le couvre-feu ; chez moi on ne déconche pas.

Martin partit, promettant d'être de retour avant la nuit.

La journée était toute pleine de magnificences printanières, on eût dit que le ciel était tendu d'une soie bleue au milieu de laquelle le soleil étincelait comme une énorme boucle de diamants ; des fleurs nouvelles et charmantes émaillaient les prairies, et les papillons couraient comme des écoliers qui font des promenades buissonnières. On était au mois d'avril, et Martin qui n'était pas sorti de l'hiver se sentait des ailes aussi légères que celles des oiseaux ; il abandonna le chemin pour s'en aller à travers champs, de sorte qu'il était quatre heures lorsqu'il arriva à l'entrée de la forêt, après une longue et douce flânerie.

Quand il eut rempli son baquet, l'horizon était encore tout baigné de chaude lumière ; la flèche de la cathédrale et les tours de la ville se dessinaient nettement dans le bleu intense du ciel ; il posa son baquet sur la tête et partit en sifflant. Le chemin traversait une petite place garnie de tilleuls où les jeunes Viennois avaient l'habitude de venir jouer aux boules ; une société nombreuse y était réunie en ce moment ; Martin reconnaissant quelques-uns de ses anciens camarades, déposa son fardeau derrière un arbre et courut se mêler à leur jeu. Le travail avait développé ses muscles, personne ne pouvait jeter la boule aussi bien que lui, et ce succès qui le rendait fier lui faisait oublier le soleil qui se couchait et la recommandation de son